

Séance du 29 juin 2015

L'Histoire Naturelle Médicale et l'École de Montpellier, du Moyen-Âge central à l'Époque classique

par Jean-Antoine RIOUX

MOTS-CLÉS

Universitas Monspelliensis - Histoire Naturelle - Rondelet - Belon - Pena - de Lobel - Belleval - Magnol - Plumier - Jardin des plantes.

RÉSUMÉ

L'étude biographique de quelques grands précurseurs permet de préciser la place de l'Histoire Naturelle dans la naissance et le rayonnement de l'*Universitas Medicorum Monspelliensis*. Du Moyen-Âge au Grand Siècle sont successivement passées en revue la vie et l'œuvre des Guillaume Rondelet, Pierre Belon, Mathias de Lobel, Pierre Pena, Pierre Richer de Belleval et Pierre Magnol. *In fine*, l'analyse rend compte du rôle essentiel de la discipline naturaliste dans le développement de l'École.

ABSTRACT

A biographical study of a few major forerunners highlights the part played by Natural Science in the emergence and development of the *Universitas Medicorum Monspelliensis*. From the Middle Ages to the Great Century, the works of Guillaume Rondelet, Pierre Belon, Mathias de Lobel, Pierre Richer de Belleval and Pierre Magnol are successively reviewed. Overall, the analysis outlines the essential role that the discipline played in the development of this school.

L'Histoire Naturelle : préambule sémantique

Depuis ses origines, l'École de Médecine de Montpellier n'a cessé de se référer à l'Histoire Naturelle, une discipline à part entière dont il convient de rappeler les bases et les objectifs.

Comme l'a souligné notre confrère, le professeur Suzanne Amigues, le vocable d'Histoire Naturelle a été utilisé dès la plus haute antiquité pour désigner une Recherche sur la Nature, qu'il s'agisse du Vivant ou du Non-Vivant. Utilisée initialement pour effectuer des descriptions morpho-anatomiques, pour préciser des propriétés thérapeutiques ou rendre compte de comportements trophiques ou reproductifs ("*Historia animalium*" d'Aristote, "*Historia plantarum*" de Théophraste, "*Naturalis historiae*" de Pline l'Ancien), l'expression est longtemps restée statique, voire fixiste et créationniste. Récemment, la notion d'Évolution a élargi sa définition,

en ajoutant la composante dynamique (inc. Génétique moléculaire). C'est d'ailleurs sous ce double aspect, diachronique et synchronique, que se présentent aujourd'hui la plupart des Muséums Nationaux d'Histoire Naturelle, tant français qu'étrangers.

Concrètement, la présente communication traite de l'influence de l'Histoire Naturelle (*alias* Science Naturelle) sur la structure et le fonctionnement de notre *Alma Mater*, depuis sa création (1220) jusqu'aux Lumières (1715) et ce, à travers le Moyen-Âge central, la Renaissance languedocienne et le Grand siècle. Pour chacune de ces périodes, l'impact des principaux événements, culturels et/ou politiques, sont signalés et commentés. Toutefois, le fil conducteur de notre propos reste la prestigieuse cohorte des savants-naturalistes qui se sont succédés et dont les œuvres, puissantes et originales, sont toujours présentes et instructives.

Espérons que cette modeste contribution trouvera sa place au sein de l'Académie des Sciences et Lettres de Montpellier, une Société culturelle qui, dès sa fondation (1706, *sub nom.* Société Royale des Sciences), a développé une importante activité en Histoire Naturelle, en particulier en Botanique générale et appliquée (*cf* Pierre Magnol).

Le Moyen-Âge Central. *Nunc Monspelienis Hippocrates.* Les Simples et la Thériaque

Nonobstant, bien avant le XIII^e siècle et les célèbres bulles papales (Honorarius III, 1220 ; Nicolas IV, 1289), la notoriété des praticiens montpelliérains avait franchi les limites de la cité. Au long du Moyen-Âge, de riches familles venaient de l'Europe entière, pour les consulter, reconnaissant leur vaste culture médicale (*lectio, quaestio, disputatio*), leur sens de l'éthique (néo-hippocratisme) et leur connaissance des simples, ces espèces botaniques à propriétés thérapeutiques dûment établies. Importées d'Espagne ou d'Orient avec la mouvance judéo-musulmane, les simples étaient réceptionnés par des apothicaires montpelliérains hautement qualifiés, souvent d'anciens "Marranes", qui en confirmaient l'identité, les conditionnaient et les assemblaient en produits composés sous le regard soupçonneux de jurys mixtes, universitaires et populaires (7, 8). Simples et composés terminaient leurs parcours dans de splendides *pots de verre ou de terre vernissés* qui en assuraient la bonne conservation. Ces pharmaciens avant l'heure étaient souvent secondés par des assistants de valeur, dont certains menaient de front leurs études de Médecine. Aux XVI^e et XVII^e siècles, ce fut le cas de Guillaume Rondelet et de Pierre Magnol, tous deux descendants d'apothicaires renommés.

Parmi les médicaments composés, le plus fameux fut, sans conteste, la *Thériaque de Montpellier* : une drogue totipotente, utilisée par les anciens comme contrepoison (*cf* Mithridate, Néron), et inscrite au *Codex* jusqu'en 1884 ! Dans la célèbre formule de Laurent Joubert, élève de Guillaume Rondelet, la Thériaque comportait 61 simples, auxquels on ajoutait divers trochistes (p.e. chair de Vipère) et, surtout, son véritable principe actif, des extraits d'Opium judicieusement choisis. Ce faisant, durant plusieurs siècles, la Thériaque de Montpellier a porté au loin la renommée de l'Ecole. Son succès permettra aux hommes de Savoir de décrire une foule de taxons botaniques et, plus tard, d'extraire, de certains d'entre eux, des substances chimiques à forte activité thérapeutique.



1 - Pot de Kermes.

2 - Bouchon à l'effigie de Pierre Richer de Belleval.

3 - Pot de Thériaque.

Figure 1 – Vases de Pharmacie.

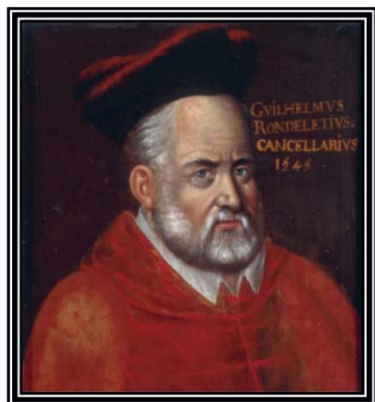
La Renaissance languedocienne. L'explosion naturaliste

Au demeurant, dès son origine, l'Université de Montpellier fut largement influencée par les Ecoles italiennes en particulier par la plus prestigieuse d'entre toutes : la *Schola Medica Salernitana*. A cette époque, de puissants monastères, installés dans les environs de Salerne (p.e. Mont Cassin), conservaient précieusement nombre de manuscrits, grecs, latins et arabes (cf. Avicenne), souvent traduits par Constantin l'Africain. Leurs commentaires *ex catædra*, complétés par des prescriptions "au lit du malade", étaient d'une telle qualité que les médecins montpelliérains, partis à Salerne sans autre ambition que de se perfectionner dans "l'art de guérir", en revenaient nimbés de gloire et adoués de l'éponyme convoité de Salernitain (6).

Guillaume Rondelet, un naturaliste "total"

Cependant, au fil des siècles, l'approche scolastique, pratiquée sans trop de rigueur par l'*Universitas Monspelienensis*, allait entraîner une baisse sensible de sa notoriété. Fort heureusement, au début du XVI^e siècle, survenait la Renaissance languedocienne. En retrouvant l'esprit de ses origines, l'Ecole médicale incitait derechef ses meilleurs éléments à se ressourcer auprès de leurs collègues italiens : à Rome, Venise, Milan, Pavie, Bologne et Padoue. Ce faisant, elle les engageait sans retour sur la voie des sciences de la Vie. Ainsi en fut-il du premier et du plus grand d'entre eux, Guillaume Rondelet (1507-1566), que nous voudrions présenter, une nouvelle fois.

Après de solides études préparatoires, à Paris (1525-1529), le jeune Guillaume regagne Montpellier, sa ville natale, et s'inscrit au Collège royal (1529). En 1530, il est nommé Procureur des *escoliers*, et c'est à ce titre qu'il accueille



GUILLAUME RONDELET

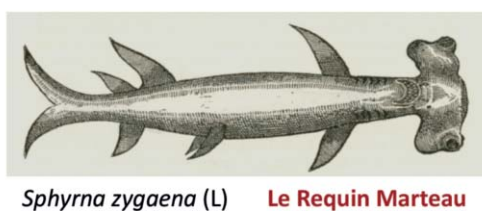
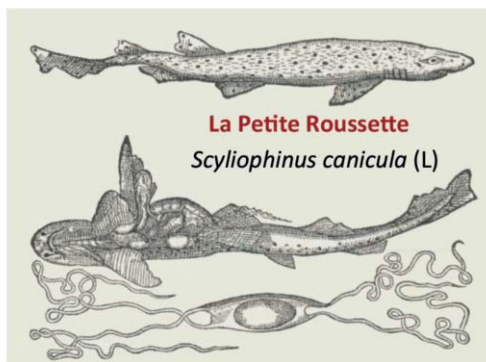
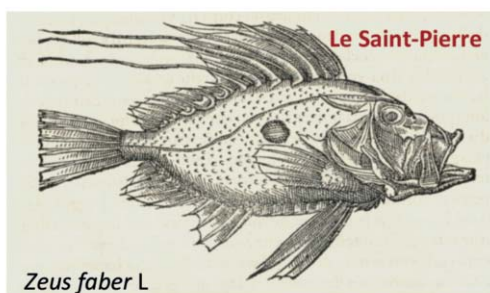
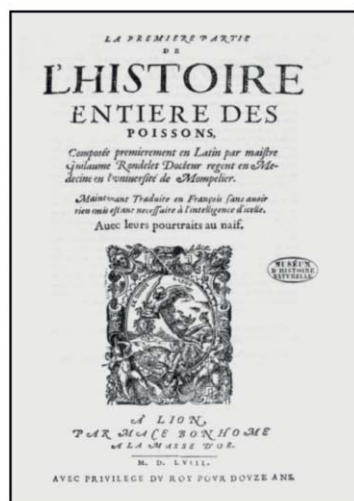


Figure 2 – Buste de Guillaume Rondelet (1507-1566),
Chancelier de l'Universitas Medicorum Mospeliensis.

Au dessous, page de titre de l' "Histoire entière des Poissons", traduction française du "Libri de Piscibus marini" par son élève Laurent Joubert (1529 – 1583).

A droite, dessins de Poissons (in "De Piscibus") dont celui de la Petite Roussette, avec un embryon et ses filaments d'ancrage.

François Rabelais, un surdoué comme lui, qu'il admire et respecte. Tous deux deviennent d'indéfectibles amis (cf. docteur *Rondibilis*, in "*Tiers livre*", 1546). Au surplus, c'est vraisemblablement à la même époque qu'il croise *Nostradamus*, inscrit à l'Ecole sous le nom de Michel de Nostredame. Un homme étrange, à la vérité, que ce descendant de "Marranes" dont le Procureur Rondelet critique l'éthique médicale, mais qu'il apprécie pour la qualité de ses confitures : des produits utilisés *larga manu* comme "drogues et fardemens" (*alias* médicaments et produits de beauté).

En 1537, Rondelet obtient le titre de Docteur, puis effectue un nouveau séjour à Paris pour y compléter sa formation d'anatomiste. Par la suite, on le retrouve en Italie où il accompagne le Cardinal François de Tournon, en qualité de conseiller médical. A cette occasion, l'histoire a retenu son admiration pour le savant bolognaise Ulisse Aldrovandi qu'il rencontrait régulièrement à Rome où le Saint Siège l'avait assigné à résidence, pour cause d'hérésie. Notre montpelliérain apprendra beaucoup auprès de ce grand naturaliste, considéré aujourd'hui comme le père-fondateur de la Botanique, de la Zoologie et de la Géologie, autrement dit, de l'Histoire Naturelle totale. De retour à Montpellier, notre infatigable Rondelet est nommé Régent de Médecine (1545). Treize ans plus tard, à la suite du décès de son protecteur Jean Schyron, il accède au poste prestigieux de Chancelier, véritable "*climax universitaire*". A ce titre, il redouble d'efforts, en réaménageant le siège de l'Ecole sis, "*intra muros*", dans le Quartier du Cannau. Il y installe un amphithéâtre pour la dissection des cadavres, occurrence rare pour l'époque, ainsi qu'un *Hortulus*, ou "Jardin de curés", ancêtre du grand *Hortus* de Richer de Belleval. De santé fragile (antécédents vénériens probables), Rondelet meurt prématurément, à l'âge de 59 ans. Quelques années auparavant, il s'était converti à la religion réformée (1561).

Toute aussi inlassable fut son activité de chercheur. Nous en avons la preuve avec ses travaux sur le peuplement des eaux douces et halines. D'abord éditée en latin, d'après une traduction de Charles de l'Ecluse, la publication comprendra deux ouvrages : le "*De piscibus marini*" (1554) (19) et l' "*Universae aquatiliu historiae*" (1556). Ultérieurement, une traduction française, réalisée par Laurent Joubert, élève et successeur de Rondelet, sera imprimée en un seul volume, sous le titre d' "*Histoire entière des poissons*" (1558). Il s'agira toujours d'un *compendium* d'Ichtyologie appliquée, au sens d'Aristote ou de Théophraste. Cependant, sur cette base, s'ajoutera une foule d'autres animaux, systématiquement éloignés des Poissons, tels que Crustacés, Mollusques (Invertébrés), Reptiles, Batraciens et Mammifères (Vertébrés).

Au demeurant, la description des espèces est précise et argumentée. De même, la morphologie traditionnelle se voit complétée par des informations embryologiques, physiologiques, éthologiques et chorologiques. En définitive, le "*De piscibus*" et son homologue français se présentent comme d'excellents traités de synsystème écologique (*alias* nomocénoses).

Un bémol cependant : on découvre, ça et là, certains objets fantasmatiques (p.e. Poisson-moine, Poisson-évêque), sans doute entrevus un soir de brume, par quelques marins épuisés. A leur endroit, l'auteur émet les plus extrêmes réserves.

Quoi qu'il en soit, le succès ininterrompu de la publication tient avant tout à l'exactitude de ses dessins (gravures sur bois). Pour en parfaire la qualité, Guillaume dissèque lui-même les récoltes des pêcheurs locaux, ou les exemplaires d'élevages, conduits dans sa belle propriété du Sud de Montpellier. Près de cinq siècles plus tard,

les spécialistes seront toujours admiratifs devant le “fini” de ses dessins. En témoigne, la récente réimpression, *in extenso*, de l’ “*Histoire entière des poissons*”, sous l’égide de la Société Zoologique de France (2002).

A contrario, face à la qualité de sa production zoologique, on constate une certaine modestie dans ses publications botaniques. Pourtant, sa compétence en matière de “Science aimable” était reconnue de tous, collègues et disciples. Une raison vraisemblable de cette carence est à rechercher dans l’abandon de ses récoltes et de ses observations à quelque élève en manque de matériel de thèse ou de publications (*cf.* Mathias de Lobel et Pierre Pena). Et c’est peut être pour cette raison que le Frère Charles Plumier lui fit l’hommage du genre *Rondeletia* (15).



Figure 3 – Ruines du Château de Montferrand, sur la crête du Pic-Saint-Loup (Montpelliérais).

Aujourd’hui, le versant méridional (ci-contre) abrite une superbe chênaie d’Yeuses (*Quercus ilex*). Longtemps propriété de l’Évêché de Maguelone-Montpellier, Montferrand a servi de refuge, *pre mortem*, à l’Évêque Guillaume Pellicier (1490-1568), compagnon d’herborisations de Guillaume Rondelet.

Le Prélat s’était enfui du Bas-Pays (Mauguio, Maguelone, Montpellier) pour se soustraire aux exactions Catholiques/Réformés, fréquentes en cette fin de XVI^e siècle.

À droite de la figure, sur fond de ciel méditerranéen : le binom spécifique de la “*Linare de Pellicier*” (*Linaria pelliceriana*), hommage du grand Linné.

En bas et à gauche : Château reconstitué (dessin Louis-Paul Delplanque).

A ce propos, il convient de rappeler l'amicale complicité de Rondelet avec un autre passionné de Botanique, Guillaume Pellicier (1490-1568) dernier Evêque de Maguelone (1526) et premier Evêque de Montpellier (1536). Nous espérons que les lignes suivantes trouveront leur place dans ce chapitre, d'autant que la longue et tumultueuse existence de notre prélat, fut fertile en rebondissements divers.

De fait, en raison de ses idées progressistes (Evangélisme érasmien proche de la Réforme), Monseigneur Pellicier fut entraîné en justice et incarcéré, durant six ans, dans la forteresse de Beaucaire (1551-1558). Les hauts dignitaires catholiques, responsables de la sentence, en profitèrent pour le déposséder de ses précieux manuscrits et de ses riches collections d'art sacré, jalousement protégés dans l'Abbaye de Maguelone, puis transférés au domaine épiscopal du Terral, près de Montpellier. En 1562, il fut à nouveau spolié par d'autres grands seigneurs, protestants cette fois. Pour fuir ces exactions, il se réfugia, avec ce qui lui restait de biens, dans le château médiéval de Montferrand (Pic Saint-Loup, commune de Saint Mathieu-de-Trévières), également propriété de l'Evêché. Il y mourut en 1568, c'est-à-dire deux ans après le décès de Rondelet et quatre ans avant le massacre de la Saint Barthélémy.

Or, le parcours privé de Pellicier, qualifié par certains de "sulfureux", fut, en réalité celui d'un passionné d'Histoire Naturelle, doublé d'un grand humaniste. En témoigne *"l'Arrêt des grands jours de Béziers"* (1550), dont l'article 6 fait obligation aux *"Chanceliers, Docteurs et Conseillés"* (de l'Ecole de Médecine) de désigner l'un des leurs, parmi les plus compétents, pour montrer oculairement les Simples (aux étudiants) et chercher lesdits Simples en la ville de Montpellier et en lieux circumvoisins". A lire ce texte, on perçoit le tempérament de naturalistes des deux Guillaumes : celui du Régent Rondelet, futur calviniste⁽¹²⁾ et celui de l'Evêque Pellicier, à la veille de son excommunication pour hérésie.

Au demeurant, afin d' étoffer notre communication, nous aurions souhaité développer la vie et l'œuvre des autres disciples de Rondelet. Malheureusement, leur nombre était trop important pour nous le permettre. Aussi, nous contenterons-nous de présenter la liste alphabétique des plus prestigieux (Tab. 1), assortie d'un court développement de la vie et de l'œuvre de quatre d'entre eux : Pierre Belon, Mathias de Lobel, Pierre Pena et Pierre Richer de Belleval.

Pierre Belon, premier naturaliste-voyageur

Né aux environs du Mans, en 1517, Pierre Belon représente le type du naturaliste autodidacte de la Renaissance française. D'extraction modeste, il est pris en charge, très tôt, par un apothicaire passionné qui lui fait gravir les échelons de la vie publique, en lui apprenant à lire, écrire et pratiquer les simples. L'élève est doué, jusqu'à devenir un adolescent habile et compétent. Brûlant les étapes, il bénéficie rapidement de la protection du Roi François I^{er}, relayée par celle d'éminents prélats, tels que l'Archevêque François de Tournon et l'Evêque René Du Bellay. Comme c'est souvent le cas (cf. Rondelet et Magnol), le jeune apothicaire poursuit son ascension professionnelle en s'inscrivant à l'Ecole de Médecine de Paris et en fréquentant les Universités allemandes. Quelques années plus tard, toujours protégé par François I^{er}, il est détaché auprès de Soliman le Magnifique, pour participer à une longue et dangereuse prospection de l'Empire Ottoman (1546-1549). En compagnie de plusieurs plénipotentiaires français et turcs, il parcourt la Grèce, la Turquie, l'Egypte, l'Arabie, la Palestine et la Syrie, étudiant au passage les collectivités humaines et effectuant de nombreux prélèvements d'animaux, de végétaux et

Bauhin Gaspard (1560-1624), [*Bauhinia* Plumier] [15]
 Bauhin Jean (1541-1612), [*Bauhinia* Plumier]
 Belon Pierre (1517-1564), [*Bellonia* Plumier]
 Dalechamps Jacques (1513-1588), [*Dalechampia* Plumier]
 Dodoens Rembert (1517-1585), [*Dodonaea* Von Jacquin]
 Dortoman Nicolas (1530-1590)
 L'Ecluse (de) Charles (1526-1609), [*Clusia* Plumier]
 Fuchs Léonard (1501-1566), [*Fuchsia* Plumier]
 Gesner Conrad (1516-1565), [*Gesnera* Plumier]
 Lobel (de) Mathias (1538-1616), [*Lobelia* Plumier]
 Joubert Laurent (1529-1583)
 Platter Félix (1536-1614)
 Pena Pierre, [*Penaea* Plumier]
 Rabelais François (1483-1553)
 Rauwolf Léonhard (1535-1596), [*Rauwolfia* Plumier]
 Richer (de) Bellevall Pierre (1554-1632), [*Bellevallia* Lapeyr.]
 Sarrasin Jean-Antoine (1547-1598), [*Sarracenia* Plumier]

Tab. 1 - *Quelques disciples ou amis de Guillaume Rondelet avec, pour plusieurs d'entre eux, l'hommage d'un genre-éponyme par Charles Plumier*

de fossiles. Au retour, il se consacre à la mise en forme et l'étude de ses récoltes, et ce, en toute indépendance, grâce à une rente de 200 écus que lui verse régulièrement le Roi Henri II. Cette activité plein-temps lui permet de publier, sous le titre de "*Voyage au Levant*" (1553) ⁽²⁾, une excellente synthèse de ses observations. Son retentissement en est d'ailleurs considérable. Entre temps, au cours de son séjour à Montpellier, il rédige l' "*Histoire naturelle des étranges poissons marins*" ⁽¹⁾. Un ouvrage quelque peu méconnu, mais où figurent les notions nouvelles d'Embryologie et d'Anatomie comparées. Au surplus, le document paraît en 1551, c'est-à-dire trois ans avant le "*De piscibus*" de Rondelet. Deux ans après, notre naturaliste provoque un nouvel éclat avec la sortie de son "*De Aquatilibus*", dans lequel il apparaît comme un précurseur de Linné en matière de nomenclature. Il décrit ainsi le Crocodile du Nil sous le nom de *Crocodilus Niloticus*, préfigurant le "binom" linnéen *Crocodylus niloticus*, toujours utilisé. En 1555, il termine son cycle zoologique par l' "*Histoire de la nature des oyseaux*" ⁽⁴⁾ dans laquelle il compare, pour la première fois, les os d'un squelette humain et ceux d'un oiseau. Pour la petite histoire, dans le même ouvrage il décrit l'Anatidae qui porte son nom : la Tadorne de Belon, une espèce aujourd'hui protégée.

Mais, l'âge venant, notre naturaliste retrouve intacte sa passion de jeunesse : la Botanique. Dans le parc du Château de Madrid où il est hébergé par Charles IX, le jardin potager devient son champ de prédilection. Il en profite pour rédiger l'une de ses dernières publications *Les "Remonstrances sur le défaut du labour et culture des plantes"* (1558) ⁽⁵⁾ et procéder à des tentatives d'introduction d'essences rares ou natives, telles que Platane, Cèdre, Chêne liège, Chêne vert, Jujubier et Arbre de



Figure 4 – Quelques-uns des plus célèbres disciples de Guillaume Rondelet.

Judée (3). Bien plus, il souhaite transformer le modeste potager en Jardin de simples. Las ! Il n'aura pas le temps de réaliser son rêve. En 1564, à l'âge de 47 ans, il meurt poignardé par un rôdeur, en traversant le Bois de Boulogne. Avec lui, disparaît un de ces intrépides naturalistes-voyageurs, de ces hommes merveilleux et de plus en plus nombreux en cette fin du XVI^e siècle. En son honneur, Charles Plumier (15), "inventera" le genre éponyme *Bellonia* (Gesneriaceae) nom repris plus tard par le systématicien suédois Carl von Linné.

Mathias de Lobel et Pierre Pena, deux "floristiciens" de génie

Flamand d'origine, né à Lille en 1538, le jeune Mathias de Lobel se rend à Montpellier au printemps de 1565, attirés par la qualité de l'enseignement et la renommée des diplômes. Il y prend ses inscriptions sous le parrainage de Guillaume Rondelet : un mentor charismatique qui ne cessera de l'encourager. De fait, ce dernier reconnaîtra très tôt les qualités de chercheur de son élève et l'engagera vivement à s'investir dans l'étude des plantes. Notons qu'il en avait fait de même, quelques mois auparavant, avec le jeune Provençal Pierre Pena, autre étudiant surdoué et futur associé de Mathias (11). Quelques années plus tard, cette double formation, clinique et scientifique, permettra à nos deux compagnons de s'adonner à

la Botanique, tout en subvenant à leurs besoins matériels. Toutefois, en fin de vie, le penchant de Pena pour la “Science aimable” s’affaiblira, au profit de l’activité plus lucrative de clinicien, activité qu’il assumera d’ailleurs avec brio. Il n’en sera pas de même pour de Lobel qui résistera, jusqu’au bout, fidèle à ses débuts. En fin de parcours, notre Flamand prendra le poste de surintendant du Jardin des plantes de Hackney, près de Londres (1584). *In fine*, il deviendra un jardinier-botaniste de tout premier plan.

Quant à leurs travaux scientifiques, les plus marquants seront réalisés en commun, durant leur séjour à Montpellier. D’ailleurs, on les rencontrera, souvent ensemble, herborisant dans les garrigues du Montpellieret, les zones humides de la côte (Mare de Gramont, prairies de Lattes), les vallées de l’arrière-pays cévenol (Hort de Dieu, massif de l’Aigoual), ainsi que dans la plupart des Pays d’Europe centrale ou du pourtour méditerranéen. Ils visiteront, de concert, les grands Jardins italiens de Padoue, Bologne et Pavie, ainsi que ceux du Royaume-Uni où ils seront accueillis par la Reine Elisabeth qui sponsorisera leurs publications. Celles-ci se composaient essentiellement du “*Stirpium adversaria nova*” (1571) ⁽¹³⁾ et de son complément, le “*Plantarum seu stirpium historia*” (1576). Dans le “*Stirpium*”, véritable Flore régionale, 1500 espèces végétales sont décrites, assorties de leurs localités et illustrées de 268 gravures sur bois. Quant au “*Plantarum*”, il ne s’agit pas d’une simple reprise du “*Stirpium*”, mais d’un ouvrage à part entière, doté de 2 000 figures originales et comportant une classification nouvelle, regroupant Roseaux, Graminées et Céréales. D’ailleurs l’ouvrage comporte un hommage direct à la Reine Elisabeth. Pour honorer nos deux amis, Charles Plumier ⁽¹⁴⁾ leur dédiera les Genres *Penaea* (famille des Penaeaceae) et *Lobelia* (famille des Campanulaceae). Mais, redisons-le, les fins de carrière différeront sensiblement pour Pierre et Mathias. Pierre cessera d’herboriser et de manipuler ses herbiers, pour ne se consacrer qu’à la seule pratique médicale, alors que Mathias poursuivra ses recherches dans le Jardin de Hackney, près duquel il s’éteindra en 1616, laissant de lui l’image d’un brillant jardinier-floristicien. Reconnaisant la qualité de ses recherches, son maître Rondelet lui avait légué en mourant, la plupart de ses manuscrits botaniques.

Pierre Richer de Belleval, instaurateur de l’*Hortus Regius Monspelienis*

Avec Pierre Richer de Belleval, nous abordons la vie du quatrième disciple de Rondelet. Un choix illogique, nous reprocheront certains, en raison du décalage de son inscription (1584), 16 ans après la disparition du Chancelier. En fait, cet anachronisme se justifie si l’on tient compte de la persistance, *post mortem*, de l’esprit-Rondelet. Un “esprit” qui va continuer d’attirer à Montpellier les futurs médecins, tant français qu’étrangers. Au surplus, le relais sera assuré, au siècle suivant, par l’*Hortus regius* qui marquera, par son rayonnement *urbi et orbi*, la continuité et le progrès de la discipline botanique, qualités chères aux savants de l’époque.

Quoi qu’il en soit, Pierre quittera sa Champagne natale, à l’âge de 20 ans, afin d’entreprendre ses études de Médecine. Pour des raisons obscures (violences de la Réforme, prix élevé de la scolarité), il s’inscrira à Montpellier, mais soutiendra son doctorat en Avignon. Pendant quelque mois, il pratiquera la médecine dans la cité des Papes, puis s’installera à Pézenas où il fera merveille, en luttant efficacement contre une épidémie de peste. Dans cette ville, opulente et raffinée, il se liera d’amitié avec ses futurs mentors, dont Henri 1^{er} de Montmorency, Gouverneur du Languedoc.



PIERRE RICHER DE BELLEVAL

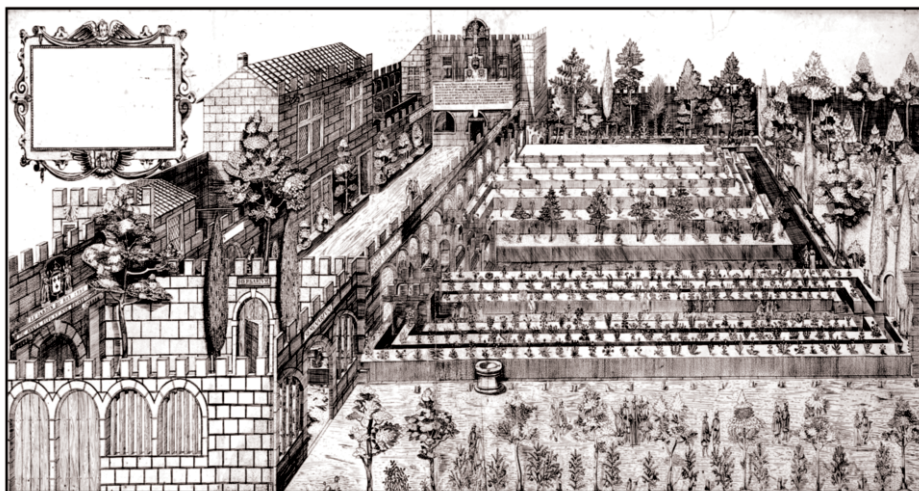


Figure 5 – Pierre Richer de Belleval (1564-1632).

*En haut : à gauche, tableau de la Faculté de Médecine ;
à droite, médaille commémorative (1605), frappée au portrait d'Esculape
tenant son caducée et entouré de simples, d'animaux et d'armes diverses
(ville de Montpellier, Rois de France etc.).*

*En bas : estampe de l'Hortus Regius Monspelienis,
gravée aux environs de 1600.*

Dès cet instant, la passion de la Botanique va le submerger : il ne cessera de s'intéresser à la "science aimable" et de penser à l'érection d'un Jardin médical. Le moment lui paraîtra propice lorsqu'il convolera en justes noces avec une Montpelliéraine influente qui lui permettra de renouer avec ses anciens compagnons d'études, dont certains en charge directe de l'*Universitas Monspeliensis*. Avec sa pugnacité habituelle, Richer avait déjà repéré les parcelles arables, propres à ériger le grand *Hortus* dont il rêvait (17).

Mais, dans la pratique, l'opération ne fut pas facile car pour l'assurer, il lui manquait l'autorisation des autorités, tant professorales que religieuses. Qu'à cela ne tienne, il irait plaider sa cause auprès du Roi Henri IV, dans sa résidence de Vernon. Dûment sollicité, Montmorency obtiendra l'entretien désiré. Le Roi recevra nos deux amis, écoutera attentivement le responsable, Pierre Richer, et signera sur le champ deux lettres patentes (1593), l'une propulsant notre praticien piscénois au poste d'Intendant du futur *Hortus Regius*, l'autre lui conférant, *de facto*, le titre de Régent auprès de l'*Universitas medicorum* (6). Pour asseoir la volonté royale, rien de plus simple : le monarque créera une nouvelle et cinquième Régence, dite "d'Anatomie et d'explication des Simples". et ce, directement par "le fait du Prince", c'est-à-dire sans l'avis du Collège Royal, ni l'ouverture d'un concours *ad hoc*. A cela, s'ajoutera une formation "étrangère", auprès de l'Université d'Avignon, Ecole médicale certes, mais considérée comme décadente aux yeux de l'intelligentsia montpelliéraine. Plus tard, ces passe-droits lui vaudront quelques désagréments, entre autres l'obligation de soutenir une nouvelle thèse inaugurale. Alors seulement, il sera reconnu et accepté par ses pairs. En ces temps lointains, il n'y avait de Docteur que de Montpellier !

En réalité, comme nous l'avons déjà évoqué, le projet d'un grand Jardin de simples était dans l'air depuis des décennies, car l'*Hortulus intra muros* ne répondait plus aux besoins de l'enseignement, et certains "bons élèves" de Rondelet avaient fondé de grands Jardins à l'étranger. Bien plus, dès le milieu du XVI^e siècle, l'Italie en avait installés de somptueux, dirigés par des scientifiques renommés, tel celui de Padoue. Enfin, dernier argument, et non des moindres, les lettres patentes du Bon Roi Henri devaient avoir raison des dernières réticences.

Cependant, le nombre important d'espèces végétales, entretenues vivantes dans un même lieu, nécessitait d'implanter l'*Hortus* sur une grande surface, c'est-à-dire, pour Montpellier, hors de l'étroite cité médiévale. Après réflexion, Richer portait son choix sur un terrain de plusieurs hectares, sis devant la Commune Clôture, au voisinage de l'Évêché, *alias* Monastère Saint-Benoît et Saint-Germain. Initialement, l'emprise du Jardin devait s'étendre vers le sud pour atteindre le Puy Arquinel, l'actuel Peyrou. Hélas, l'espace était déjà occupé par de puissants propriétaires et quelques Ecoles de Théologie. Qu'à cela ne tienne : soutenu par les hautes autorités, notre Intendant pouvait procéder à leur expropriation. Mais encore fallait-il s'acquitter du prix des parcelles : une somme totale considérable que les autorités centrales refusaient de déboursier. Derechef, pour couvrir rapidement les frais d'achat, Richer devait s'investir et, plus encore, puiser dans la dot de son épouse. Il s'en plaindra d'ailleurs auprès du Roi, au motif que l'opération allait compromettre le mariage de ses filles, en le mettant dans l'impossibilité de les doter convenablement (16). Mais rien n'y ferra ! En réalité, la dépense ne sera que relative, car

l'achat des lots situés à l'ouest de la Route de Ganges sera abandonné, à l'exception d'une modeste parcelle, dite Jardin de la Reine, rattachée à la Maison de l'Intendant par un pittoresque pont couvert, aujourd'hui disparu.

Dès lors, tel qu'il est figuré dans la grande estampe du XVII^e siècle (Fig. 5), l'*Hortus*, en voie d'achèvement, se présente comme un vaste enclos, subdivisé en compartiments, le tout isolé par de hauts murs crénelés. L'allure générale n'est pas sans rappeler les ouvrages du Moyen-Âge. En s'y plongeant, on reconnaît : à l'Ouest, l'entrée principale avec son arc plein-cintre et sa cour-antichambre, ouverte sur les bâtiments techniques ou *Aedes*, et sur le *Seminarium*, surface ouverte, destinée à l'acclimatement des espèces natives. Les *Aedes*, représentés par la Maison de l'Intendant, le Labyrinthe et l'*Auditorium* sont disposés, à l'Ouest et au Nord de l'*Hortus*, le long d'une cour-promenade ou *Ambulacrum*, elle-même fermée par un mur percé d'arcades. Au delà, on accède à l'espace proprement pédagogique, l'*Herbarium*, comprenant l'École médicale et la Montagne ou *Monticulus*. A l'extrémité orientale de l'*Herbarium* (à droite sur la figure), un nouveau mur le sépare de l'enclos des Jardiniers, qui se poursuit jusqu'au remblai de la Dougue, précédant les remparts de la Ville ("Commune Clôture"), à l'emplacement de la Tour des Pins.

Au total, quel superbe édifice que notre *Hortus Regius Monspelliensis* ! une "œuvre-maîtresse", toujours debout malgré les stigmates du temps et les séismes socio-politiques.. Et pour ne parler que de ces derniers, quatre d'entre eux ont vraiment perturbé son fonctionnement : le Siègne de Montpellier par Louis XIII, la Révolution française, la Restauration bourbonnienne et l'Occupation allemande. Notre propos se terminant à l'Époque Classique, nous ne citerons que celui de la Restauration, pourtant de beaucoup le plus pernicieux, pour nous attarder sur le premier d'entre eux, violent et destructeur : le Siègne de Montpellier.

En 1622, Louis XIII souhaite calmer la colère des Huguenots montpelliérains, tenus pour responsables du démantèlement de nombreuses églises et du pillage d'hôtels particuliers, sans parler des sévices personnels subis par certains notables catholiques. Notre Roi pense qu'une courte intervention armée suffira pour régler le problème, sans se rendre compte que les Calvinistes tiennent fermement la Ville et entendent la conserver. D'ailleurs, ces messieurs les Réformés ont demandé à un architecte militaire de génie, Pierre d'Argencourt, d'ériger une ceinture de fortifications surbaissées, avec redans et glacis : un nouveau mode de défense qui se révélera bientôt d'une remarquable efficacité. Toutefois, dans le Jardin, la construction de la fameuse "ceinture" s'est accélérée, en particulier celle dite du bastion Saint-Jaumes, qui va détruire une partie des banquettes et des plantations. Ainsi, la Montagne et l'École médicale seront en partie recouvertes de gravats. Au surplus, le coup de grâce sera donné par la soldatesque qui ne cessera d'en découdre au sein même de l'*Hortus*. A la fin de l'été 1622, le quartier des *Aedes* sera lourdement endommagé, les puits bouchés et l'*Herbarium* en partie détruit. Toujours présent sur le lieu du désastre, Richer pourra sauver certaines plantes rares, en les transplantant dans l'ancien *Hortulus intra muros*. Quoi qu'il en soit, le siège va s'éterniser jusqu'à la lassitude des belligérants qui conduira, *in fine*, à la mise en place d'un compromis, acceptable par les deux partis.

Le calme recouvré, Richer se charge seul de la réhabilitation de son grand œuvre, car ni Louis XIII, ni son ministre Richelieu, n'ont répondu favorablement à ses besoins de financement. Pour en assurer l'essentiel, notre Intendant puisera une nouvelle fois dans ses maigres subsides et dans ce qu'il reste de la fortune de son

épouse. Certes la famille Belleval est à nouveau ruinée, mais l'*Hortus* a retrouvé sa splendeur d'antan. Bien plus certains espaces en sont ressortis magnifiés. Ainsi fut-il de la Montagne et de l'École médicale qui avaient été prolongées vers l'Est.

Aussi bien, en achevant la rédaction de ce modeste historique, nous ne pouvons qu'exprimer notre admiration à l'égard du mainteneur de l'*Hortus*. Une admiration assortie de plusieurs révérences, à la manière du Grand Siècle, c'est-à-dire "chapeau bas" !

Enfin, pour en terminer avec le tempérament ambigu de l'Intendant Richer, insistons sur son double visage, à la manière de Janus : celui de l'Architecte-Jardinier et celui du Botaniste-Chercheur, passant facilement de l'appliqué au fondamental.

1° Pour l' "appliqué", mentionnons, outre la construction de son Jardin, ses nombreuses herborisations, tant en France qu'à l'Etranger : une activité dont la durée et le coût avaient fait l'objet de maintes semonces de la part de ses supérieurs, au motif de négligences dans l'exercice de son enseignement. Ainsi, le cours d'Anatomie, dont il avait la charge, était souvent assuré par un Démonstrateur royal (6, 18).

2° Pour le "fondamental", reportons-nous à deux de ses ouvrages l' "*Onomatologia seu Nomenclatura stirpium quæ in Horto regio Monspelienſi recens constructo coluntur*" (1598) et l' "*Herbier général du pays de Languedoc*". L' "*Onomatologia*" a servi de guide aux étudiants pour s'orienter dans l'*Herbarium*, à la découverte des simples, car chaque espèce était pourvue d'une "étiquette", constituée par une pierre cubique, gravée d'un numéro. Grâce aux informations contenues dans le guide on pouvait retrouver facilement le nom, les caractères anatomiques, l'origine géographique et surtout les propriétés thérapeutiques de la plante. L'année de sa parution, l'ouvrage faisait état de 1332 espèces, entretenues *in situ*. Ajoutons qu'il était aussi le premier "*Index Seminum*" montpelliérain : un document qui allait servir aux échanges de graines entre botanistes. On n'a pas fait mieux depuis quatre siècles ! Quant à son grand œuvre, l' "*Herbier général du Pays de Languedoc*", il n'a jamais vu le jour. Et pourtant, avec sa somptueuse iconographie, il annonçait une grande Flore régionale. Par bonheur, on a retrouvé la plupart des 500 gravures qui devaient l'illustrer. Elles figurent, en traits fins et affirmés, les espèces botaniques croissant dans la région et ses environs, immédiats et lointains, avec leurs fleurs, leurs fruits, leurs feuilles et leurs racines. Leur nomenclature est généralement polynomiale, méthode défendue par Pitton de Tournefort jusque dans les années 1680. Les cuivres, correspondants aux tirages, ont pour la plupart disparu, mais les fameuses *Icones*, retrouvées chez des particuliers, ont été déposées dans diverses institutions sécurisées, à Montpellier, Nîmes, Lyon et Paris. Elles témoignent, pour les générations futures, de la beauté et de la richesse de l'ouvrage. Quant au responsable de ce désastre, il nous est bien connu : il s'agit du demi-neveu de Pierre, Martin Richer de Belleval, son Survivancier et successeur, tant à la Direction du Jardin qu'à la Régence universitaire. Selon le professeur Hubert Bonnet (7). "*L'explication paraît claire : la gloire posthume de l'oncle (ne devait pas) altérer sa propre carrière*". *Sic transit gloria mundi* !

L'Époque Classique

Nous faisons débiter cette belle période, avant tout littéraire, dans les premières décennies du XVII^e siècle, pour la terminer dans le premier quart du XVIII^e. A Paris, elle couvre l'ensemble du règne de Louis XIV et précède les Lumières, où la recherche scientifique, mâtinée de raison, va exploser derechef.

Cependant, dans le Montpellier du XVII^e siècle, l'Histoire Naturelle reste toujours très présente, grâce à la résilience de l'esprit naturaliste du XVI^e siècle et à l'activité débordante de son Jardin des plantes. Un savant personnalise cette période : le grand Pierre Magnol. C'est de lui, et de lui seul, dont il sera question à présent.

Pierre Magnol. La Systématique “repensée”

Nonobstant, nous serons relativement bref sur Pierre Magnol, tant sa vie et ses œuvres ont fait l'objet de nombreuses études. Nous nous contenterons de mentionner les événements marquants de sa carrière, en nous appesantissant sur deux points particuliers : sa conception avant-gardiste de la systématique et la controverse sur l'origine du genre *Magnolia* qui fera l'objet de l'épilogue.

Et d'abord, que dire de sa carrière ^(10, 18) : un descendant d'apothicaires montpelliérains, d'origine juive vraisemblable (“marranes” ?) ; un père, lui-même apothicaire renommé, converti à la religion protestante ; une mère issue d'une grande lignée médicale montpelliéraine, fille du célèbre Chancelier François Ranchin ; Pierre lui-même, féru de pratique clinique et de Thériaque, chez qui on décèle, à la fois, le futur praticien, ardent et généreux, et le passionné de Nature et de simples. Jugeons-en par ses titres :

Docteur en Médecine en 1659, Médecin de la Dauphine, de la Reine et du Roi Louis XIV en 1693, Membre fondateur de la Société Royale des Sciences de Montpellier en 1706, Membre de l'Académie royale des Sciences en 1709, Démonstrateur Royal de Botanique en 1687, Directeur par intérim du Jardin des Plantes de Montpellier de 1687 à 1690. Régent de Médecine en 1694.

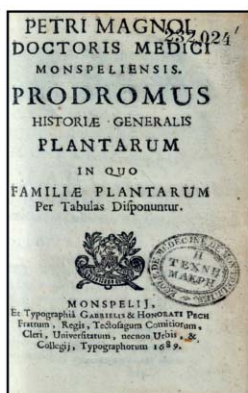
Parmi les nombreux ouvrages de Botanique, écrits par Magnol, nous en citerons trois, les plus significatifs : le “*Botanicum Monspelicense sive plantarum circa Monspelium nascentium*” 1676, le “*Prodromus Historiæ generalis Plantarum, in quo Familiæ Plantarum per Tabulas Disponuntur*” 1689 ⁽⁸⁾ et l’ “*Hortus regius Monspeliensis, sive catalogus plantarum, quæ in Horto Regio Monspeliensi demonstrantur*” 1697.

Seul, le plus célèbre d'entre eux, le “*Prodromus*”, retiendra notre attention. Il s'agit d'un ouvrage de 125 pages, in 8°, dont le contenu nous réserve quelques surprises, à savoir : la présentation d'un nouveau mode classificatoire et la création de la Famille botanique.

1° Le nouveau mode classificatoire procède de la prise en compte simultanée d'un grand nombre de caractères, tant végétatifs que reproductifs (polythétisme). A ce titre, relisons Magnol : “[...] *varias partes Plantarum eligi, in quibus præcipuæ notæ, & characteres reperiuntur, radices nempé, caules, folia, flores, & semina*” ⁽¹³⁾. Tombée dans l'oubli durant près d'un siècle, au profit de la systématique linnéenne (monothétique), la méthode-Magnol sera récupérée par les Jussieu, sous le nom de “classification naturelle”. Farouche partisan de celle-ci, mais ignorant toujours l'antériorité de Magnol, Augustin Pyramus de Candolle s'opposera, à son tour, à la méthode sexuelle de Linné, considérée comme typiquement “artificielle”. Dans la “*Théorie élémentaire de la Botanique*” (1813), ce non moins remarquable Directeur du Jardin des plantes de Montpellier s'exprime ainsi : “[...] à force de rapporter toutes les plantes au système sexuel, à force d'y étudier avant tout les organes fécondateurs, ces botanistes (les Linnéens) ont fini par négliger les autres



PIERRE MAGNOL



1



2



3



Figure 6 – Pierre Magnol (1638-1715)
et ses trois principales publications botaniques.

L'ouvrage de gauche représente son Grand-Œuvre :
le "Prodromus Historiae generalis Plantarum" (1689).

On y découvre, avant l'heure, la notion de "Classification naturelles",
chère aux taxonomistes du XIX^e siècle, ainsi que la première mention de
"Famille botanique". En bas de figure, noter la qualité des dessins de Magnol.

organes sous lesquels on doit les considérer". Dès lors, Il faudra attendre la fin du XX^e siècle pour voir les opposants "linnéens vs jussieuens" renvoyés dos à dos par les taxonomistes modernes, partisans des classifications évolutives à base de Phylogénétique moléculaire : "artificielles" ou "naturelles" c'est la fin des controverses taxonomiques !

2° Jusqu'au XVII^e siècle, la notion de Famille était surtout utilisée en Zoologie, dans le sens anthropocentrique de communauté "parents-ascendants-descendants". Avec Magnol, le concept changeait d'affectation et d'acception. Dans le "*Prodromus*", la Famille devenait une Catégorie botanique à part entière, permettant de regrouper un certain nombre de genres affinis. De surcroît, en parcourant l'ouvrage, on y découvrait les noms de soixante-seize familles, dont certains toujours utilisés : Malvaceae, Papaveraceae, Ranunculaceae, etc. Longtemps ignorée de Linné, la famille devait s'imposer à la fin du XVIII^e siècle avec le "protophénéticien" Michel Adanson et son ouvrage-clé : "*Famille des Plantes*" (1763).

Épilogue. En hommage au botaniste Charles Plumier

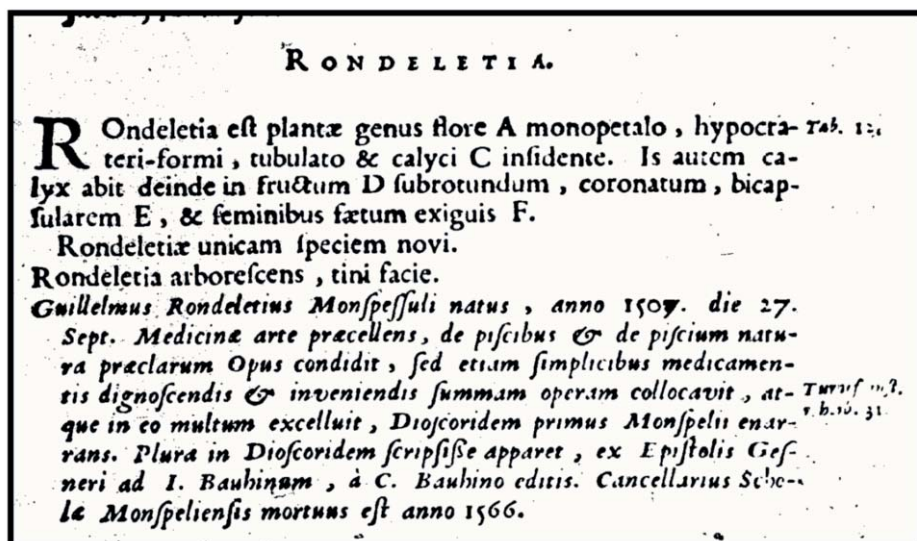
Avant de clore le chapitre consacré à Magnol, nous avons cru bon de nous pencher sur l'énigme, toujours d'actualité, du genre *Magnolia*, éponyme créé par Charles Plumier en 1703 et repris *in extenso* par Carl von Linné en 1753. Mais d'abords, qui était Charles Plumier ?

Frère de l'Ordre des Minimes, consacré dès l'âge de 16 ans, Plumier (1646-1704) fut jusqu'au bout un homme de *Credo*, doublé d'un grand botaniste. Pour ses compagnons d'herborisation, Joseph Pitton de Tournefort (1656-1708) et Pierre-Joseph Garidel (1658-1737), il fut à la fois un maître en "science aimable" et un talentueux illustrateur de Flores et de Faunes. Pour tous, il n'a cessé de demeurer un ascète végétalien en quête de fulgurances, doublé d'un scientifique-voyageur, toujours en partance pour les Amériques. D'ailleurs, sa dernière mission, destinée à ramener des informations sur le Quinquina, lui sera fatale. En novembre 1704, lors de son départ pour le Pérou, il sera terrassé brutalement dans le port andalou de Sainte-Marie et enterré dans un couvent de Minimes, aux environs de Cadix.

Nonobstant, remontons le temps une nouvelle fois, pour dérouler la vie du chercheur Plumier, en voyage d'études aux Amériques.

En 1689, notre baroudeur au long cours part pour un premier séjour de 18 mois dans l'Arc antillais : une mission ordonnée par Louis XIV et organisée par le futur Intendant de la Marine, Michel Bégon, (genre-éponyme *Begonia*). Les résultats sont exceptionnels. Malheureusement, un naufrage envoie par le fond la plupart des récoltes, parmi lesquelles un remarquable herbier. Fort heureusement, les dessins sont sauvés, par leur transfert *in extremis* sur un autre vaisseau. Présentés à la Cour, ils font l'objet de commentaires admiratifs. Ebloui, le Monarque lui-même adoube notre jeune prodige, en lui conférant le titre de "Botaniste du Roi" et en demandant à l'Imprimerie royale de réaliser un compte-rendu exhaustif de sa mission. Les observations de Plumier paraissent sous le titre de "*Description des plantes de l'Amérique avec leurs figures*" : un véritable catalogue illustré, fort apprécié des savants du Jardin du Roi. La collectivité scientifique internationale elle-même s'intéresse à l'ouvrage : à Londres, la Société royale en achète un exemplaire pour le réimprimer.

La deuxième mission, réalisée en 1693, confirme la valeur heuristique de la première, mais c'est surtout la troisième, de longue durée (1695-1703), qui va assurer la notoriété scientifique de notre botaniste. Avec une ténacité sans égale, il explore



Rondeletia
(Rubiaceae)



Figure 7 – En bas et à gauche : buste du Botaniste Charles Plumier (1646-1704) en tenue de Frère Minime.

En bas et à droite : page de titre du “Nova plantarum americanarum” (1604), dans le spécialiste reconnu des Flores tropico-américaines, décrit une foule de Genres nouveaux. Pour une grande part, ces Genres sont dédiés à des savants montpelliérains, de la Renaissance au Grand Siècle.

Il s’agit donc de Genres-Éponymes. Deux d’entre eux sont célèbres : Rondeletia (cf. haut de figure) et Magnolia (cf. chapitre “Épilogue”). Cependant, leur inventeur, Charles Plumier, est longtemps resté dans l’ombre car son nom a été subrepticement remplacé par celui de Carl von Linné (1707-1778), conformément au futur Code International de Nomenclature Botanique.

la Guadeloupe, la Martinique, Saint-Domingue et pénètre au Brésil. Au retour, il publie son grand œuvre, le “*Nova Plantarum americanarum Genera*” (1703), dans lequel il décrit 106 genres botaniques, chacun assorti d’une diagnose et d’une illustration. La plupart des genres nouveaux sont des éponymes, dédiés aux savants de l’époque (cf. *Bauhinia*, *Bellonia*, *Bocconia*, *Clusia*, *Dalechampia*, *Fuchsia*, *Gesnera*, *Lobelia*, *Paenaea*, *Pittonia*, *Rauvolfia*, *Rondeletia*, *Sarracenia* et, bien entendu... *Magnolia*). Pour la petite histoire, mentionnons également le dépôt du genre *Vanilla*, inspiré du nom vernaculaire, ainsi que celui du somptueux Tulipier, *Liriodendron* (Magnoliaceae), dont la fragrance verno-estivale sublime toujours nos jardins et nos espaces publics.

Mais revenons, je vous prie, au fameux différend entre Plumier et Linné, à propos du genre *Magnolia*. Effectivement, dans son “*Species Plantarum*” de 1753 (première édition), l’illustre Suédois utilise l’éponyme forgé par Plumier 50 ans auparavant. Or, l’année 1763 correspond à la naissance officielle de la nomenclature linnéenne. Tout nom de taxon, déposé antérieurement, est considéré comme nul et non avenue. Toutefois, l’affaire n’aurait eu que des conséquences mineures si la réappropriation du nom de *Magnolia*, par Linné, n’avait soulevé quelques problèmes quant à l’identité de l’espèce—type. Selon la description *princeps* de Plumier, l’espèce américaine posséderait des fleurs grandes et blanches (*amplissimo flore albo*), comme chez *M. grandiflora*, mais les fruits seraient bleus (*fructu caeruleo*) et non pas rouges comme chez le type désignée par Linné. Ajoutons un nouveau bémol taxonomique : en inventant le genre *Magnolia* en 1703, Plumier n’a fait référence à aucune espèce-type (procédure d’ailleurs inconnue à son époque). De même, en forgeant l’espèce *M. grandifolia*, Linné, n’a pas fait état de l’antériorité de Plumier. Au surplus, si les remaniements nomenclatoriaux devenaient obligatoires pour *Magnolia*, la même démarche devrait être suivie, non seulement pour les autres éponymes mais aussi pour les “non-éponymes”, créés par Plumier et conservés par Linné sous son propre nom. Pour être clair, tout ce “petit monde” non valide devrait être détruit, puis reconstruit selon le Code international de Nomenclature Botanique. D’ailleurs, Linné lui-même semble avoir pressenti le chaos onomastique qui se profilait. Dans son “*Systema*”, il crée le genre-éponyme *Plumiera* pour désigner l’élégant Frangipanier (Apocynaceae), rendant ainsi un hommage mérité à son inspirateur, mais aussi, espérant atténuer les contestations nomenclatoriales, susceptibles de resurgir. D’ailleurs, celles-ci ne manqueront pas, impliquant les systématiciens Jean-Baptiste Lamarck, Antoine-Laurent de Jussieu, William Sherard et Rafaël Govaerts, avec les genres *Magnolia*, *Talauma*, *Anona* et le “lectotype basionyme” de Plumier : *Magnolia dodecapetala* (sec. D. Morisot).

Quoi qu’il en soit, le sujet nous paraît suffisamment ouvert pour être abordé, une nouvelle fois, par un de nos excellents taxonomistes de Muséums d’Histoire Naturelle et/ou de Jardins botaniques.

BIBLIOGRAPHIE

- (1) Belon P. – 1551. *L’histoire naturelle des estranges poissons marins, avec la vraie peinture et description du daulphin, et de plusieurs autres de son espèce.*
- (2) Belon P. – 1553. *Voyage au Levant.* Chandeigne rééd. 2001.
- (3) Belon P. – 1553. *De arboribus coniferis, resiniferis, aliisque, nonnullis sempiterna fronde virentibus.*

- (4) Belon P. - 1555. *Histoire de la nature des oyseaux, avec leurs descriptions et naïfs portraicts retirez du naturel*.
- (5) Belon P. - 1558. *Les Remonstrances sur le défaut du labour et culture des plantes et de la cognoissance d'icelles*
- (6) Bonnet H. - 1992. *La Faculté de Médecine de Montpellier*. Sauramps médical Montpellier éd. 375 p.
- (7) Bonnet H. - 1994. Pierre Richer de Belleval et sa dynastie. In : *Le Jardin des Plantes de Montpellier. "Quatre siècles d'histoire"*. (J.A. Rioux dir.). Odyssee Graulhet éd. pp 25-33.
- (8) Dulieu L. - 1975. *La Médecine à Montpellier, T I. Le Moyen-Âge*. Les Presses universelles Avignon éd. 386 p.
- (9) Dulieu L. - 1979. *La Médecine à Montpellier, T II. La Renaissance*. Les presses universelles Avignon éd. 481 p..
- (10) Dulieu L. - 1983. *La Médecine à Montpellier. T III. L'époque classique*. Les presses universelles Avignon éd. 713 p.
- (11) Légré L. - 1897 - La Botanique en Provence au XVI^e siècle ; Mathias De Lobel et Pierre Pena. *Bul. Soc. Bot. France*, 44, sup1, pp 11- 47.
- (12) Magnin-Gonze J. - Histoire de la botanique
- (13) Magnol P. - 1689. *Prodromus Historiæ generalis Plantarum in quo Familiæ Plantarum per Tabulas Disponuntur*. Pech éd.
- (14) Pena P. et Lobel (de) M. - 1570-571. *Stirpium Adversaria nova, perfacilis vestigatio luculentæ accessio ad Priscorum præsertim Dioscoridis et Recentiorum Matriam medicam, Authoribus Petro Pena a et Matthia de Lobel .medicis*. Purfoot Londres éd.
- (15) Plumier C - 1703. *Nova plantarum americanarum genera*. Boudot Paris éd. 52 p.
- (16) Richer de Belleval P. - 1598. *Remonstrance et supplication au Roy touchant la continuation de la recherche des Plantes de Languedoc et peuplement de son Jardin de Montpellier*. Rééd. Brousset Paris éd. 1785, 3 p.
- (17) Richer de Belleval P. - 1598. *Onomatologia seu Nomenclatura stirpium quæ in Horto region monspeliensi recens constructo coluntur*. Gillet Montpellier éd. 38 p.
- (18) Rioux J.A. - 2004. *Le Jardin des plantes de Montpellier. Les leçons de l'histoire..* Sauramps médical Montpellier éd. 115 p.
- (19) Rondelet G. - 1554. *Libri de Piscibus Marinis, in quibus veræ Piscium Effigies expressæ sunt*. Bonhomme Lyon éd.

REMERCIEMENTS

Pour la pertinence de leurs remarques, notre gratitude va à Madame Suzanne Amigues ainsi qu'à Messieurs Jean-Charles Gantier (Université de Chatenay-Malabry) Fabrice Heyer (Iconographie numérique, Montpellier), Jean-Yves Meunier (IRD, Nouvelle-Calédonie), Didier Morisot (Université de Montpellier), Pierre Quézel† (Université de Marseille), Olivier Rioux (Gazette de Montpellier), Jacques Roux (Université de Strasbourg).